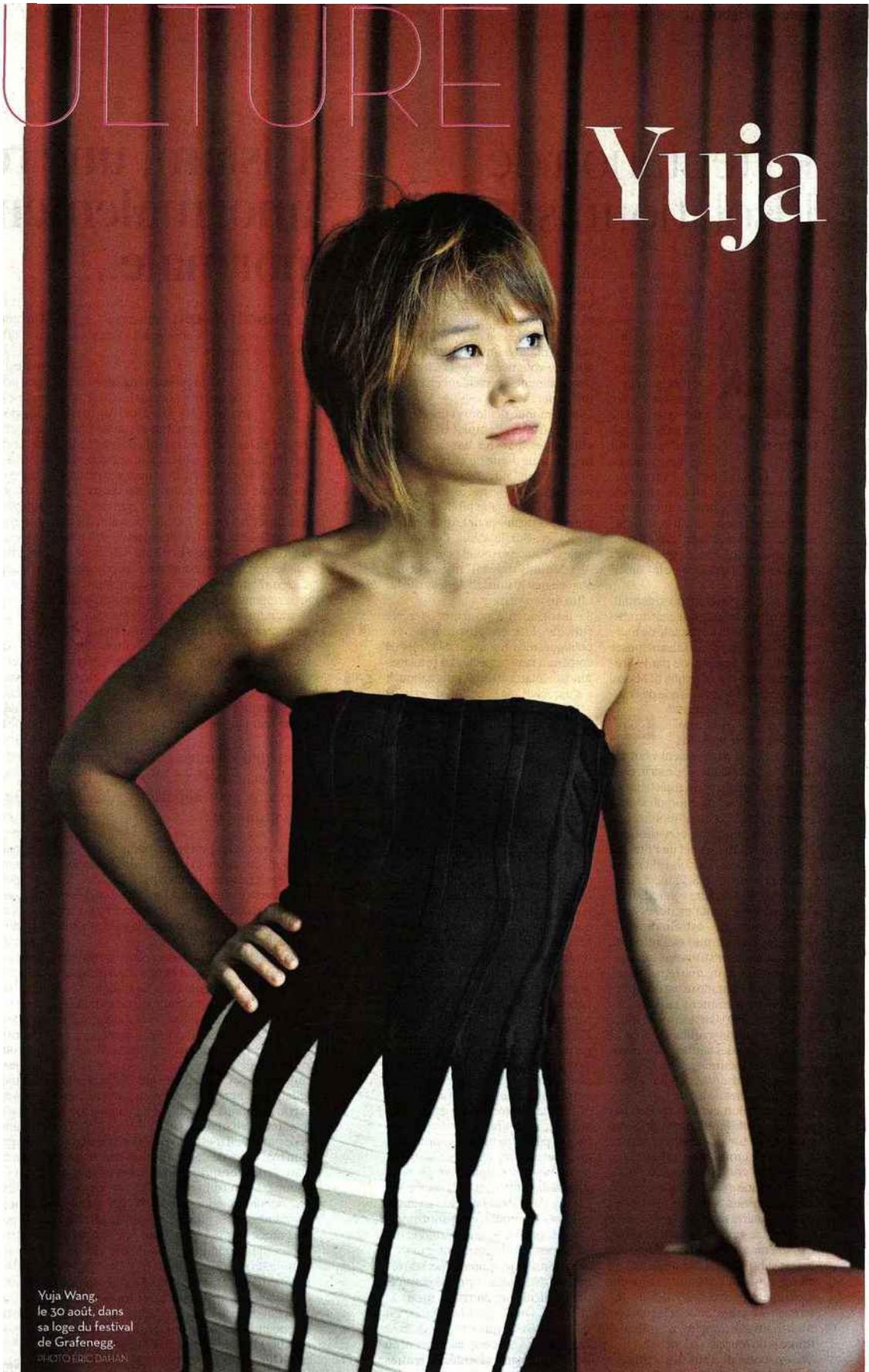


CULTURE

Yuja



Yuja Wang,
le 30 août, dans
sa loge du festival
de Grafenegg.
PHOTO ERIC DARIAN

avec joie

CLASSIQUE Après le festival de Grafenegg, la pianiste chinoise, en tournée avec le Pittsburgh Symphony Orchestra, sera vendredi à Pleyel.

Par **ÉRIC DAHAN**

Envoyé spécial à Grafenegg (Autriche)

C'est une commune du district de Krems, en Basse-Autriche, bordée par les collines de Wagram et les plaines viticoles de Wachau. Dans les faits, Grafenegg se résume surtout au domaine paysager entourant un château Tudor où, comme de juste en été, l'herbe verdoie et le soleil pou droie. Pour la sixième année consécutive, ce site planté d'arbres centenaires, et à l'est duquel le Danube et la rivière Kamp se rejoignent, accueille un festival.

Le responsable de sa programmation est le pianiste Rudolf Buchbinder, dont on saluait encore récemment l'enregistrement décapant, chez Sony, des *Concertos n°23 et n°25* de Mozart sous la baguette de Nikolaus Harnoncourt. L'estime dont jouit Buchbinder auprès des grands chefs et orchestres explique que ces derniers répondent tous présents lors-

qu'il les invite au festival. C'est ainsi qu'étaient annoncés cette année rien moins que le London Symphony Orchestra, le Mariinsky de Saint Pétersbourg, les philharmoniques de Vienne et Munich, des chefs comme Valéry Gergiev, Esa-Pekka Salonen et Kazushi Ono, les sopranos Diana Damrau et Eva Maria Westbroek, les violonistes Frank Peter Zimmermann, Anne-Sophie Mutter, Janine Jansen et Vadim Repin – et autant de fameux pianistes.

GOTHIQUE. En ce 29 août, l'amphithéâtre de béton à ciel ouvert, posé comme un ovni à une centaine de mètres du château gothique, propose le Pittsburgh Symphony Orchestra, son directeur musical Manfred Honeck et sa soliste invitée : la pianiste Yuja Wang. Elle arrive vers 15 heures, s'installe devant le Steinway et se lance dans le *Concerto n°1* de Tchaïkovski, tout en réprimant à grand-peine moult bâillements. Lorsqu'on la découvre il y a quelques années, elle subjuga l'auditoire par la rigueur architecturale de ses interprétations de Liszt et Chopin, sa fluidité dans les jeux d'octaves, son absence de sentimentalisme et d'emphase, sa désarmante franchise. Une fois pliée la répétition, elle retourne dans sa loge. «*Le piano est naze non ? Il sonne comme un clavecin*», lâche-t-elle, pendant qu'à quelques dizaines de mètres les accordeurs s'affairent. Elle montre sur son téléphone portable la pochette de son CD à paraître le 3 janvier chez Deutsche Grammophon : les *Concertos n°3* de Rachmaninov et *n°2* de Prokofiev enregistrés avec le chef Gustavo Dudamel.

DISCIPLINE. Elle y pose en geisha

moderne, robe peinte de fleurs, et faux-cils de Mata Hari. «*T'aimes bien ?*» Sans transition, elle passe à la photo d'un jeune homme : «*Ah ça, c'est le dernier. 22 ans, Vienne, pas mal...*» Elle pourrait parler littérature ou peinture, car sous ses airs de Rihanna du piano, elle est cultivée. Mais sachant qu'on ne la jugera que sur ses performances musicales, elle s'épargne cet effort et évoque les derniers orchestres avec lesquels elle a joué, qu'elle classe en deux groupes : ceux où elle a repéré des instrumentistes jeunes et mignons ; et les autres.

Elle raconte qu'elle enchaîne les concerts et n'a pas mis un pied dans son appartement new-yorkais depuis six mois, ce qui n'étonnera pas ses fans français qui, depuis 2008, font un triomphe à chacune de ses apparitions à Pleyel. Le secret de sa force, c'est son indépendance : fraîche émoulue du conservatoire de Pékin, elle quitta ses parents à 14 ans pour étudier à la Mount Royal University de Calgary au Canada, puis au Curtis Institute of Music de Philadelphie. Mais c'est également une discipline de fer, sans laquelle les dix dernières années passées à jouer dans le monde entier auraient pu avoir raison de son intégrité artistique. Bien qu'elle ait déjà donné le *n°1* de Tchaïkovski cent fois, elle s'enferme donc une heure dans sa loge pour le retravailler avant le concert. Le soir tombé, c'est une autre Yuja Wang qui entre en scène. Conquérante, concentrée, déterminée à rendre justice à la grande forme comme à ciseler les détails.

Avec sa nervosité de Ferrari, la manière dont ses vents s'agrègent d'un infinitésimal coup de *portamento* plein d'esprit, le Pittsburgh Symphony Orchestra est un parfait écrin

pour cette soliste racée, dont le catalogue de couleurs et de nuances dynamiques paraît toujours infini. Si elle sonne plus viril que Daniil Trifonov et Behzod Abduraimov réunis, si son jeu peut difficilement être qualifié de tendre et poétique, Yuja Wang n'en est pas moins prodigieusement musicienne, capable de verve rythmique explosive comme de sonorités perlées en apesanteur. Après l'en-

tracte, le Pittsburgh Symphony Orchestra et Manfred Honeck restent, en esprit, à Saint-Petersbourg, mais, versant douloureux, en offrant une *Symphonie n°5* de Chostakovitch plastiquement irréprochable, à défaut d'être poignante. En bis, une page pastorale de *Carmen* suivie d'un *Galop* endiablé de Khachaturian, histoire de démontrer à qui en douterait que le Pittsburgh Symphony Orches-

tra a de la réserve dans son moteur. On imagine mal les Parisiens ne pas succomber vendredi soir à cette offensive de charme. ◀

PITTSBURGH SYMPHONY ORCHESTRA. Dir. Manfred Honeck. Yuja Wang, piano. Le 6 septembre à 20h à la salle Pleyel, 252 rue du Faubourg-Saint-Honoré, 75008 Paris. Rens.: 01 42 56 13 13 et www.sallepleyel.fr

PROSODIE Le chef du Pittsburgh Symphony Orchestra évoque Tchaïkovski et Strauss, dont il dirige «Une vie de héros» à Paris.

Manfred Honeck : «Le pari, rendre justice à tous les styles»

Né en 1958 à Nenzing en Autriche, Manfred Honeck a appris le violon et l'alto. Il a été membre des Wiener Philharmoniker avant de devenir directeur musical de l'Opéra de Zurich en 1991. Depuis 2008, il occupe cette fonction à la tête du Pittsburgh Symphony Orchestra, orchestre américain majeur qui fut tenu par des légendes comme Richard Strauss, Otto Klemperer, Fritz Reiner, Leonard Bernstein, Leopold Stokowski, William Steinberg et autres maîtres, tels Lorin Maazel et Mariss Jansons.

En 2008, vous étiez pressenti à la tête de l'Orchestre philharmonique tchèque ; le rêve pour un musicien viennois. Pourquoi lui avoir préféré Pittsburgh ?

Pour l'énergie. C'est un orchestre moderne et sportif qui aime se dépasser, ce qui tombe bien car je suis obsédé par les détails. Ses musiciens savent que si l'on n'a pas tout figolé, il ne faut pas s'attendre à un miracle le soir du concert. Rien n'est pire que la routine en musique. Le public qui s'est déplacé est en droit de réclamer une expérience exceptionnelle. J'essaie de conserver la clarté et le rebond unique des cuivres de cet orchestre, tout en lui apportant la rondeur et la souplesse requises par certains compositeurs et œuvres. Le pari, c'est de rendre justice à tous les styles, tout en gardant son identité musicale, qui est toujours en rapport avec le langage parlé d'un pays. Malgré la mondialisation, je crois que certains orchestres ont un son unique ; sinon, à quoi bon partir en tournée ?

N'est-il pas illusoire de croire qu'on peut encore impressionner le public avec une œuvre ressassée comme le Concerto pour piano n°1 de Tchaïkovski ?

Je ne pense pas. Si l'œuvre est célèbre, c'est parce qu'elle est bonne. Il faut se poser les mêmes questions que d'habitude. En tant que Viennois, je sais jouer une valse, mais comment interpréter une valse à la russe ? En ne marquant que le premier temps, pour créer un rubato naturel. De la même façon, concernant les pizzicati du deuxième mouvement, j'indique bien que c'est un phrasé sur deux mesures. Quant au dernier mouvement, il est truffé d'hémioles et de syncopes qu'il faut

savoir exalter : Tchaïkovski est un compositeur de ballet, sensible à la façon dont les gens de son pays dansaient. Sous leur carure romantique et épique, toutes ses œuvres sont nourries par le folklore.

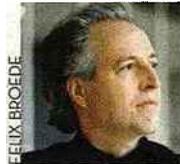
A Paris, vous donnerez également Une vie de héros de Richard Strauss. Comment apprend-on à des Américains à interpréter cette alchimie particulière de panthéisme picaresque et de nostalgie ?

Tout d'abord, il faut savoir que l'œuvre, dont le titre est stupide, parle de Strauss. La phrase chromatique ultra-staccato, écrite pour le cor anglais, reproduit par exemple le bruit d'une machine à écrire jusqu'au «kling» marquant la butée du chariot. Tel autre phrasé, de cordes, est une allusion au critique féroce Eduard Hanslick ; donc, il faut entendre la prosodie allemande quand on joue du Strauss. Quant à la partie de violon solo, c'est une allégorie de sa femme, Pauline de Ahna. A un moment, elle lui parle et lui ne l'écoute pas ; il continue à lire son journal. La trompette joue un quintolet qui signifie : «Mais ferme-là donc !» Puis le violon fait un glissando vers le suraigu, traduisant le sang qui monte aux joues, suivi d'un pizzicato qui signifie qu'elle lui flanque une gifle. Il n'y a pas de livre qui dit tout cela, mais quand on a lu une biographie de Richard Strauss et qu'on a dirigé ses opéras, surtout le *Chevalier à la rose*, on sait y reconnaître les personnages majeurs de sa vie.

Durant vos huit années avec le philharmonique de Vienne, vous avez été dirigé par les plus grands chefs, dont Karajan et Bernstein. Que vous ont-ils appris ?

J'ai admiré la technique de répétition de Karajan, polissant tous les timbres pour obtenir un son fondu. Et, chez Bernstein, j'ai aimé la spontanéité émotionnelle. Mais celui qui m'a le plus inspiré, c'est Carlos Kleiber : il détestait que l'on compte les temps d'une mesure. Même en musique symphonique, il restait un chef d'opéra, recherchant l'expression avant tout. «Oubliez les notes et les barres de mesure, faites de la musique», nous disait-il. C'était risqué, mais le résultat était stupéfiant.

Recueilli par É.D. (à Grafenegg)



FELIX BROEDEL